G. LACOUR-GAYET

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

L'ABBAYE

Saint-Germain des Prés

ET

SON MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE. — LE MONASTÈRE BÉNÉDICTIN. — LA VIE MONASTIQUE.

Avec 25 illustrations.

PARIS, 6e

Bulletin paroissial de Saint-Germain des Prés

3, PLACE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, 3

1924

L'ABBAYE

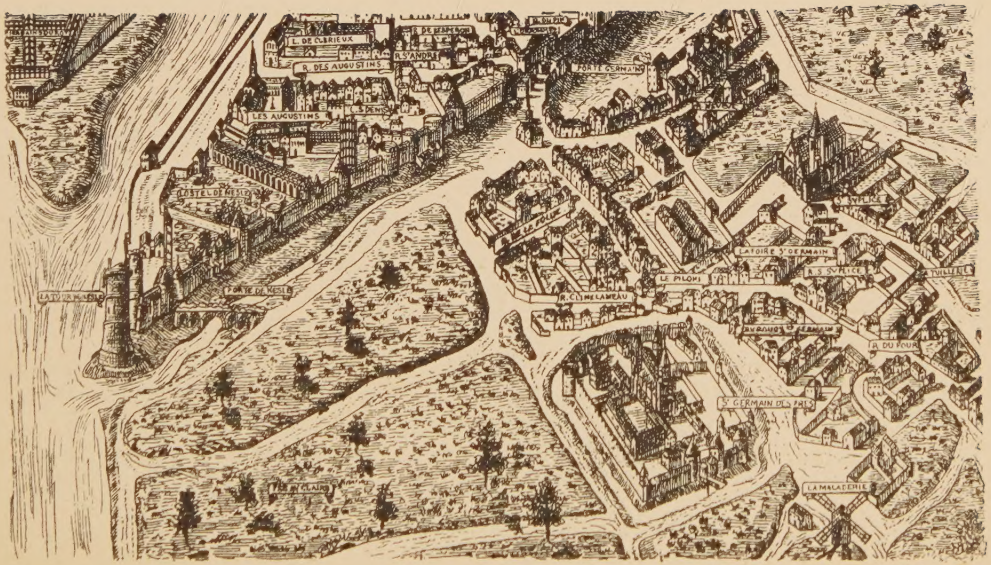
Saint-Germain des Prés

ET

SON MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/labbayesaintgerm0000glac



1. — Le Bourg Saint-Germain.

D'après le plan de la Tapisserie, 1540.

G. LACOUR-GAYET

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

L'ABBAYE

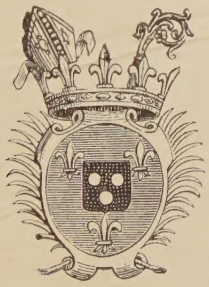
Saint-Germain des Prés

ET

SON MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE. — LE MONASTÈRE BÉNÉDICTIN. — LA VIE MONASTIQUE.

Avec 25 illustrations.

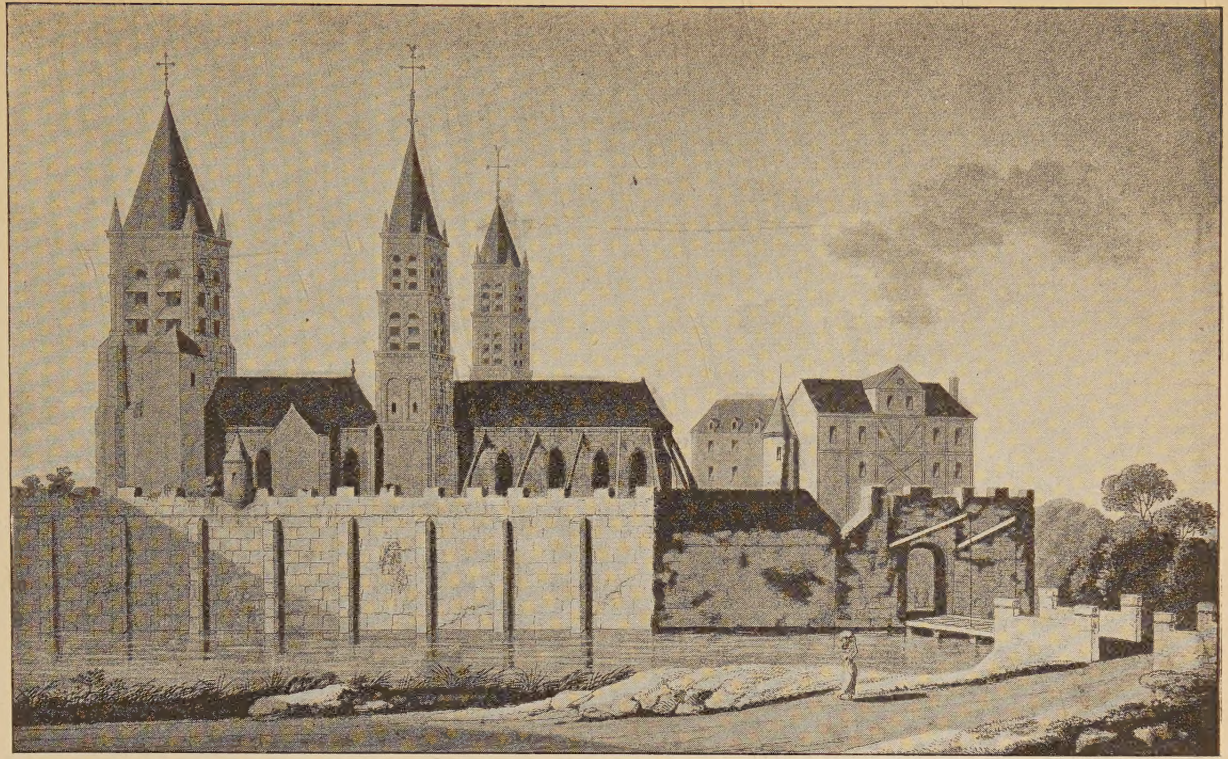


PARIS, 6e

Bulletin paroissial de Saint-Germain des Prés

3, PLACE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, 3

1924



2. — Vue de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés, au commencement du XV^e^ siècle.
D'après un ancien tableau qui était conservé à l'abbaye, aujourd'hui au musée du Louvre.

L'Abbaye Saint-Germain des Prés

ET SON MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

CHAPITRE I

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

La basilique du roi Childebert. — Le tombeau de saint Germain. — La donation de Pépin le Bref. — Les invasions normandes. — Construction de l'église actuelle. — Consécration de l'église. — Travaux du XVII^e siècle. — Pendant la Révolution. — Restauration au XIX^e siècle. — Les peintures d'Hippolyte Flandrin.

La basilique du roi Childebert. — Les murs de l'église actuelle ont commencé à s'élever il y a plus de neuf siècles ; pour l'histoire même de Saint-Germain, elle remonte à l'époque où l'un des fils de Clovis, Childebert, était roi de Paris, il y a quatorze siècles. Voilà quatorze cents ans que nos pères ont commencé à honorer Dieu à l'endroit même où aujourd'hui nous lui adressons nos hommages et nos prières.

D'une expédition qu'il avait faite au delà des Pyrénées contre les Wisigoths d'Espagne, le roi Childebert avait rapporté deux reliques précieuses, la tunique de saint Vincent, qui provenait de Saragosse, et une croix d'or enchâssée de pierres précieuses, ouvrage, disait-on, de Salomon, qui provenait de Tolède. Sur le conseil de saint Germain, qui était alors évêque de Paris, il fit construire sur la rive gauche de la Seine, au milieu des prés, à l'extrémité occidentale des anciens jardins de l'empereur Julien, une basilique en forme de croix, qui reçut les deux reliques. La décoration en était d'une grande richesse : pavé de mosaïques, murailles aux incrustations d'or et de marbre, toiture métallique aux reflets éclatants.

Childebert fit bâtir aussi un monastère attenant à la basilique, pour y loger des religieux ; leur premier abbé fut Droctovée, disciple de saint Germain. La tradition veut que la dédicace de cette basilique ait eu lieu le 23 décembre 558, et que Childebert soit mort le même jour.

Le roi de Paris fut enterré dans la basilique qu'il avait fondée. Elle servit aussi de sépulture à sa femme Ultrogothe et à ses deux filles, Crodesinde et Croberge. Pendant près de deux siècles, elle fut comme la nécropole royale. Elle reçut les corps de Chilpéric Ier et de sa femme Frédégonde, de leur fils Clotaire II et de la femme de celui-ci, Bertrude. Childéric II, sa femme Bathilde, son fils aîné Dagobert, furent aussi inhumés dans cette église.

Le tombeau de saint Germain. — L'évêque de Paris qui passait pour avoir conseillé à Childebert l'exécution de la basilique, avait fait élever, au bas de l'édifice, du côté du Midi, — à l'emplacement actuel de la chapelle des catéchismes, — un oratoire en l'honneur de saint Symphorien ; il avait pour le célèbre martyr d'Autun une dévotion spéciale, étant né lui-même dans l'Autunois. Quand il mourut, en 576, on l'enterra dans cet oratoire. Les fidèles vinrent prier auprès de son tombeau, et la dévotion populaire donna bien vite à l'ensemble de l'édifice religieux le nom qu'il porte depuis treize siècles. Ce fut l'église de Saint-Germain, ou mieux de Saint-Germain des Prés, *Sancti Germani a Pratis* ou *pratensis* ; on la distinguait ainsi de l'église qui, sur l'autre rive de la Seine, portait le nom de saint Germain, évêque d'Auxerre.

Les reliques du saint évêque de Paris furent transférées, en 754, de l'oratoire de Saint-Symphorien dans la basilique même. L'abbé du monastère Landfroi demanda à Pépin le Bref, qui portait depuis deux ans le titre de roi des Francs, de procéder en personne à la translation de ces cendres précieuses. Le fondateur de la dynastie nouvelle se rendit avec empressement au désir de l'abbé Landfroi. Accompagné de plusieurs évêques, de son fils aîné Charles, — le futur Charlemagne avait alors douze ans, — il procéda lui-même, au milieu d'un grand concours de fidèles,

3. — Vue de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés, au XVI^e siècle.

Gravure de Nousveaux, d'après Pernot.

à l'enlèvement de ces saints ossements ; ils furent transportés dans la partie orientale de l'église, où un caveau avait été ménagé, à peu près au centre de la chapelle actuelle des Apôtres. La cérémonie eut lieu le 2 juillet (754).

La donation de Pépin le Bref. — A l'occasion de la translation des reliques, Pépin fit don à saint Germain, c'est-à-dire au monastère qui portait ce nom, de la terre de Palaiseau, près de Paris, et de toutes ses dépendances. Une plaque de marbre blanc fut scellée alors au-dessus du tombeau que le corps du saint évêque avait occupé, pendant près de deux siècles, dans l'oratoire de Saint-Symphorien, au côté droit de l'autel ; elle était entaillée d'une croix ancrée et portait cette inscription, gravée sur ses bords :

Hic pausante sancto Germano, in die translationis, dedit ei rex Pipinus fiscum Palatiolum cum appenditiis suis omnibus.

Au cours des âges, des travaux furent exécutés plusieurs fois dans la chapelle qui avait été la première sépulture de saint Germain. En 1619, François de Sales, évêque de Genève, y dédia un autel en l'honneur de saint Symphorien, martyr, de saint Germain, évêque de Paris, et d'autres saints. En 1690, Dom Bernard Joli, sacristain de l'abbaye, fit élever à la droite de l'autel, lieu de l'ancienne sépulture de saint Germain, un monument funéraire avec cette inscription :

Hic primo fuit tumulatus sanctus Germanus, Parisiorum episcopus, qui, dum viveret, hoc oratorium in honorem sancti Symphoriani martyris construxit et, fere octogenarius, evolavit ad cœlos V kal. Junii anno Christi DLXXVI.

Les invasions normandes. — La basilique mérovingienne et les bâtiments claustraux qui l'entouraient furent ravagés à maintes reprises, au IX^e^ siècle, par les pirates normands qui remontaient la Seine ; en arrivant aux portes de Paris, ils étaient tentés par le riche aspect de cet édifice, que le peuple avait baptisé Saint-Germain-le-Doré. En 845, à l'époque de Charles le Chauve, ces païens pillèrent pour la première fois Saint-Germain. Enhardis par l'impunité, ils revinrent, à la grande terreur des Parisiens ;

chaque fois, c'étaient des scènes de vandalisme et des incendies.

A cette époque de misère se rattache le souvenir d'un moine de l'abbaye, Gozlin ; son nom est porté par une rue voisine. Devenu abbé, il entreprit de résister aux pirates ; fait prisonnier par eux, puis relâché, il remit en état les bâtiments dévastés ; chancelier de Charles le Chauve, évêque de Paris, il prit une part énergique à la défense de la capitale quand les Normands vinrent l'assiéger ; il mourut au cours du siège, en 886.

Construction de l'église actuelle. — Un siècle environ après l'abbé Gozlin, à l'époque de Hugues Capet, l'abbaye était gouvernée par Morard, vingt-neuvième abbé ; élu en 990, il mourut en 1014. L'abbé Morard fit démolir l'ancienne basilique, qui avait été « trois fois incendiée par les païens, » et il entreprit en entier, *a fundamentis*, la réédification de l'édifice ; « il y construisit aussi la tour avec la cloche et beaucoup d'autres choses. » Sa tombe, placée au milieu du chœur, derrière l'orgue actuel, portait, en effet, une inscription qui donne ces détails :

Morardus, bonæ memoriæ abbas, qui, istam ecclesiam a paganis ter incensam evertens, a fundamentis novam reædificavit, turrim quoque cum signo multaque alia ibi construxit.

Consécration de l'église. — Le 21 avril 1163, il fut procédé à la consécration de Saint-Germain des Prés. Les circonstances de cette cérémonie lui donnèrent un caractère exceptionnel, sinon unique. Le prélat consécrateur était le Pape en personne. Alexandre III, qui défendait en face de l'empereur Frédéric Barberousse les droits de l'Église et les libertés des villes italiennes, avait été contraint de se réfugier en France. Il séjourna à Paris, où régnait Louis VII, pendant une partie de l'année 1163. Il posa alors, à la requête de l'évêque Maurice de Sully, la première pierre de l'église qui devait devenir, environ soixante-dix ans plus tard, Notre-Dame de Paris ; puis, à la requête de l'abbé de Saint-Germain des Prés, Hugues

4. — Tombeau d'un abbé de Saint-Germain des Prés, découvert en 1799.

Abbé probablement d'époque carolingienne. Remarquer sa crosse en forme de T.

5. — Tombeau d'un abbé de Saint-Germain des Prés, découvert en 1799.

Abbé du XIII^e^ ou XIV^e^ siècle.

de Monceaux, il présida à la consécration de l'église abbatiale, qui venait d'être entièrement terminée. Cette cérémonie avait été fixée au quatrième dimanche après Pâques, qui tombait cette année le 21 avril.

Ce jour-là, le Souverain Pontife se rendit solennellement à notre église ; il était accompagné de douze cardinaux, de trois évêques italiens, les évêques de Porto, d'Albano, de Segni, de trois évêques français, les évêques de Paris, de Cahors, de Senlis, de l'archevêque de Tolède, primat des Espagnes, de six évêques espagnols, les évêques d'Astorga, de Léon, de Zamora, de Lugo, de Coria, de Mondognedo. La présence de tant de dignitaires de l'Église n'empêcha pas les moines de Saint-Germain de provoquer un incident, très désobligeant pour l'évêque de Paris. La présence de Maurice de Sully, en costume d'évêque, dans le cortège pontifical, leur parut une atteinte à leurs immunités ecclésiastiques ; en proie à une vive émotion, ils déclarèrent sur-le-champ qu'ils ne souffriraient pas que la consécration de leur église eût lieu en présence de l'évêque de Paris. Le Pape, mis au courant de leur protestation, chargea trois cardinaux d'en informer l'évêque et de l'inviter, de sa part, à se retirer, pour que la cérémonie pût s'accomplir. Maurice de Sully se conforma au désir du Saint-Père. Son départ fit tomber l'irritation des moines, et la cérémonie se célébra avec toute la pompe liturgique.

Les cardinaux et les évêques, mitre en tête et crosse en main, firent, par trois fois, la procession à l'extérieur et à l'intérieur de l'église, en répétant les aspersions d'eau bénite. Puis le Pape consacra le maître-autel, il traça le signe de la croix avec l'huile sainte ; à chacun des quatre angles, un prélat accomplit le même rite. Le Saint-Père déposa ensuite des reliques à l'intérieur de l'autel ; il en cimenta l'orifice avec une truelle. Hubauld, cardinal-évêque d'Ostie, et trois autres évêques firent de même la consécration de l'autel matutinal de saint Germain.

La cérémonie terminée, le Pape se rendit en procession dans le pré contigu aux murs du monastère, le « Pré aux clercs ; » il adressa un sermon à la foule et il déclara solennellement que « l'église de Saint-Germain des Prés, exis-

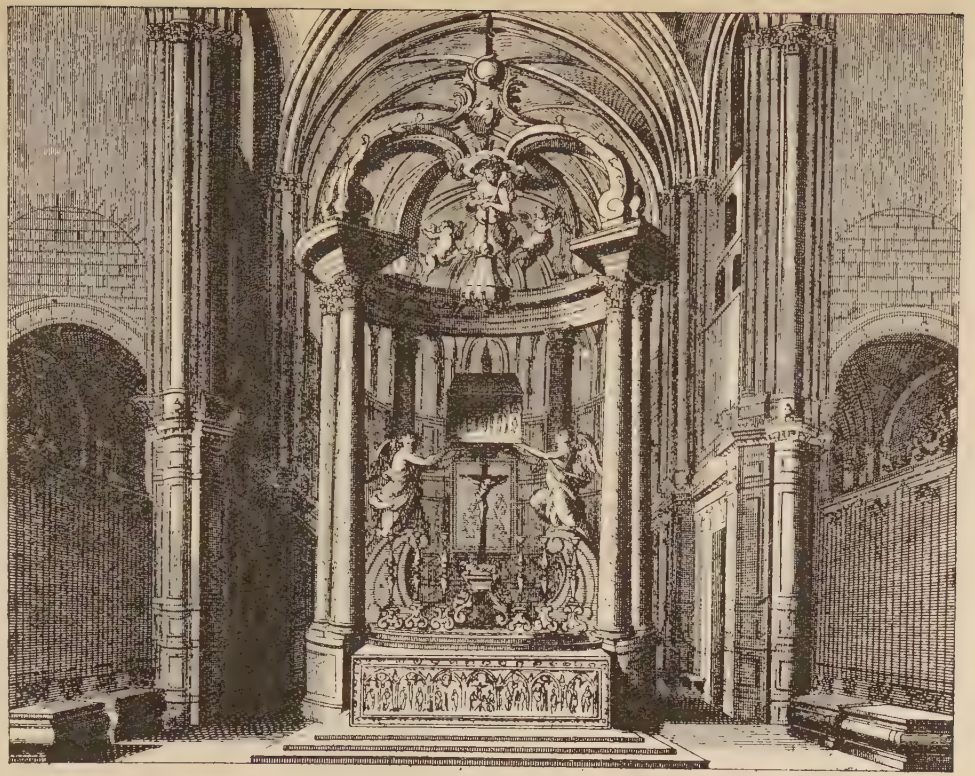
tant du propre droit du bienheureux Pierre, ne relevait d'aucun archevêque ou évêque, mais seulement du souverain pontife de la sainte église romaine. » Les Bénédictins obtenaient satisfaction entière.

Le lendemain 22 avril, une bulle d'Alexandre III accordait vingt jours d'indulgence aux fidèles qui visiteraient l'église au jour anniversaire de sa consécration ou pendant les trois jours suivants.

C'est donc au cours des XI^e^ et XII^e^ siècles, pendant les deux premiers siècles de la dynastie capétienne, que fut construite l'église de Saint-Germain des Prés, telle qu'elle se présente à nos regards. Elle fut commencée par l'Ouest, du côté de la place actuelle, et terminée du côté de l'Est. La tour et la nef offrent les caractères du pur style roman du XI^e^ siècle, tandis que le chœur et les chapelles de l'abside, avec la juxtaposition d'arcs en plein cintre et d'arcs brisés, offrent les caractères du style ogival primitif du XII^e^ siècle. La puissante tour quadrangulaire, qui a l'aspect d'un donjon formidable, est l'un des plus anciens clochers de France, car la construction tout entière est contemporaine de l'abbatiat de Morard, c'est-à-dire des règnes de Hugues Capet et de Robert le Pieux. On l'appelait jadis la *turris plumbata*, parce que la flèche qui la surmontait était revêtue de plomb ; aujourd'hui, elle est revêtue d'ardoises.

Travaux du XVII^e^ siècle. — A l'époque de Louis XIV, l'intérieur de l'église subit des transformations plus ou moins heureuses. Depuis l'origine de la construction, une charpente apparente, comme dans les églises romanes, couvrait la nef et les bas-côtés. On imagina de la remplacer par des voûtes de pierre en ogive ; elles furent construites en 1644 et 1646. L'édifice perdit ainsi une grande partie de son caractère architectural.

Jusqu'en 1644, les deux façades du Nord et du Sud des transepts étaient percées chacune par deux baies en plein cintre, de la dimension et du style des baies qui éclairent encore la nef. On remplaça alors les deux baies de chaque côté par une grande fenêtre ogivale à meneau central. L'ensemble du transept et la partie antérieure du chœur



6. — Ancien maitre autel de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés.

En arrière du maitre-autel se voit, soutenue par deux anges, la châsse contenant les reliques de saint Germain, évêque de Paris, fondateur du monastère.

reçoivent ainsi beaucoup plus de lumière ; mais ici, comme pour la voûte, c'est aux dépens du style de l'église.

L'année 1644 vit aussi dans l'aménagement du chœur une transformation importante. Le grand autel, qui occupait à peu près le centre du chœur, fut reporté du côté de l'ouverture du transept, à la place qu'il continue d'occuper. Au centre même du chœur se trouvait l'autel matutinal ou de saint Germain, remplacé plus tard par la stalle de l'abbé ; il se dressait en avant de la châsse magnifique, en forme de cathédrale, que l'abbé Guillaume avait fait refaire en 1408 pour les reliques de saint Germain et qui était supportée par quatre colonnes. Ce reliquaire en avait remplacé un autre, qui avait été donné à l'abbaye, à la fin du IX^e^ siècle, par Eudes, comte de Paris.

En 1656, de grands travaux furent exécutés dans le chœur des moines, aujourd'hui chapelle des Apôtres, pour l'installation de nouvelles stalles. On déplaça, à cette occasion, plusieurs sépultures royales, qui appartenaient à l'époque de la première basilique. On recouvrit aussi un vieux puits, dont l'eau passait pour guérir la fièvre ; englobé dans le sanctuaire, lors des travaux qui avaient été terminés en 1163, il se trouvait sur le côté Nord de l'autel du fond ; on y accédait en descendant quelques marches. Au milieu du XVIII^e^ siècle, on recourait toujours à ses vertus curatives.

La porte latérale qui fait communiquer le bas-côté méridional avec le boulevard Saint-Germain, dite porte Sainte-Marguerite, est encore une construction du milieu du XVII^e^ siècle.

Pendant la Révolution. — La Révolution fut fatale à l'église et au monastère abbatial. L'église où avaient prié les Mabillon, les Montfaucon, les Ruinart, la bibliothèque où tant de générations de religieux avaient honoré la science monastique, furent livrées à des usages profanes ou laissées à l'abandon.

A la bibliothèque, le mal fut irréparable. Le 19 août 1794, un incendie dévora la totalité des livres imprimés et une partie de la magnifique collection des manuscrits ; le feu avait pris dans un magasin de salpêtre qu'on venait d'éta-

blir juste au-dessous de ces richesses. Les manuscrits qui purent être sauvés sont passés à la Bibliothèque nationale, où ils constituent le fonds Saint-Germain. C'est ainsi que l'on trouve dans les collections de la rue Richelieu le *Polyptique* d'Irminon, qui est le tableau complet des biens territoriaux de l'abbaye à l'époque où Irminon en était abbé (commencement du IXe siècle) ; on y trouve aussi le manuscrit original des *Pensées* de Pascal, écrites sur de petits morceaux de papier, qui avait été donné à l'abbaye par M. Périer, oncle de Pascal.

Pour l'église, elle était destinée à passer, pendant une dizaine d'années, par de cruelles vicissitudes. Elle fut affectée au service paroissial, par la loi du 4 février 1791 ; elle devint l'une des trente-trois paroisses de Paris qui furent alors créées. Un ancien chanoine de la Sainte-Chapelle, Jean-François Roussineau, en fut élu curé assermenté ; il entra en fonctions le 3 avril 1791. Sous prétexte d'effectuer des travaux d'appropriation, on démolit alors la grille qui entourait le sanctuaire et qui faisait saillie dans la nef ; on détruisit, malgré les protestations des religieux qui étaient encore au monastère, les tombes mérovingiennes.

Saint-Germain fut définitivement fermé au mois de novembre 1793. C'est alors que furent brisées les huit statues qui décoraient le grand portail occidental et dont la place est occupée aujourd'hui par des colonnes. Le 12 février 1794, la « ci-devant abbaye Germain » devint la raffinerie de salpêtre de l'Unité, du nom de la section locale ; on y établit aussi une usine à forer les canons de fusil. Des forges furent installées dans le cloître attenant à l'église et un dépôt de charbons, dans le palais abbatial.

Un rapport du préfet de la Seine Frochot constatait, au mois de février 1802, l'état lamentable de l'ancienne église. Tout l'intérieur était à peu près détruit ou inutilisable pour le culte, depuis qu'on y avait établi des fourneaux, des chaudières, des tonneaux pour le lessivage et le raffinage des terres salpêtrées, des cuvettes pour la cristallisation du salpêtre, des rigoles pour l'écoulement des produits ; des chapelles de l'abside avaient été transformées en bureaux ; d'autres étaient obstruées jusqu'à la

7. — L'Église Saint-Germain des Prés, vue du côté de la porte Sainte-Marguerite.
Gravure d'Israël Silvestre, 1652.

voûte par des dépôts de terre. Le préfet proposait d'aliéner l'église ; car, disait-il, « elle n'est tout au plus propre qu'à former des magasins. » Mais le conseil des bâtiments civils fut d'un autre avis. Aussi, dès le 7 mai 1802, une décision de l'autorité diocésaine, prise en exécution du Concordat, désignait l'église de Saint-Germain des Prés comme l'une des succursales du X^e^ arrondissement. Elle fut tout de suite ouverte au culte; les registres paroissiaux permettent d'établir que dès le 25 mai 1802 des mariages y furent célébrés.

Restauration au XIX^e^ siècle. — Si l'église fut nettoyée alors et, tant bien que mal, appropriée au service religieux, on ne fit rien pour prévenir la ruine qui, depuis 1794, menaçait plusieurs parties de l'édifice. Les assises en pierre des colonnes et des murs avaient été attaquées par les sels nitriques, qui avaient pénétré dans le sol défoncé et dont le dallage avait en grande partie disparu ; par suite de cette action invisible et continue, elles ne cessaient de se décomposer. Il fut nécessaire d'étayer sans retard, avec de puissants échafaudages, les arcs en plein cintre de la nef et du transept. On se demanda à ce moment si l'on pourrait sauver le gros œuvre. L'abbé de Kéravenant, qui était alors curé, écrivit au préfet de la Seine Chabrol que, si la démolition de l'église était résolue, il y ferait transporter son lit pour s'ensevelir sous les ruines du monument. Heureusement pour lui et pour l'édifice, le bon curé n'eut pas à faire preuve de tant d'héroïsme.

En 1819, on procéda deux fois à des translations solennelles dans la vieille église abbatiale de cendres illustres : le 26 février, celles de Descartes, de Mabillon, de Montfaucon ; le 14 juillet, celles de Boileau. C'était la preuve qu'après avoir rendu l'église au culte catholique, l'administration de la Seine avait décidé de la sauver de la ruine et de la remettre en état.

Des travaux de cette année 1819 ne furent pas d'une inspiration heureuse. L'abside avec ses neuf chapelles, — quatre latérales, quatre rayonnantes, la chapelle rayonnante au centre, consacrée à la Vierge, de même dimension que les autres, — formait un ensemble harmonieux, carac-

téristique de l'art roman dans le second tiers du XII^e^ siècle. On entreprit de reconstruire la chapelle de la Vierge, en l'agrandissant, mais on le fit avec un manque de goût bien fâcheux. Que vient faire ici, en effet, ce cylindre de maçonnerie sans style, avec ses hauts soubassements, son éclairage par le haut avec une verrière circulaire, son autel surmonté de deux colonnes corinthiennes et d'un fronton, comme s'il s'agissait d'un temple grec ou romain ?

Depuis le XII^e^ siècle, Saint-Germain des Prés était l'église aux trois clochers. Chaque nef latérale était flanquée d'un clocher à la hauteur de la naissance de l'abside ; depuis 1821-1822, il n'en subsiste plus que les deux tours quadrangulaires. La tour du Midi (côté du boulevard Saint-Germain) était la *turris major* ou *magna* ; la tour du Nord (côté rue de l'Abbaye) était la *turris minor* ou *parva* ; on disait encore, d'après les chapelles adjacentes de date postérieure, la tour Sainte-Marguerite pour la première, la tour Saint-Casimir pour la seconde. Au-dessus de chacune des tours s'élevait un clocher en pierre, haut de trois étages et terminé par une flèche. Les clochers, qui étaient crevassés en maints endroits, menaçaient ruine ; force fut de les démolir jusqu'à la plate-forme des tours. Ce fut un grand dommage pour la perspective aérienne du monument. Les deux tours, ou plutôt les deux moignons, qui s'élèvent à la naissance du chevet, n'ont plus de raison d'être ni de sens architectural. Il est vrai qu'on a utilisé la tour du Midi pour y placer un tuyau de fumisterie !

L'architecte Godde fut chargé, vers 1820, de la restauration de tout l'édifice ; ce furent des travaux considérables. Il répara les murs extérieurs, en agrandissant les croisées ; il reconstruisit six contreforts et arcs-boutants de l'abside ; il reprit en sous-œuvre les colonnes du bas-côté gauche ; il refit dix piliers qui menaçaient d'entraîner toute la nef dans leur ruine. Pour ces piliers, il fit faire des chapiteaux nouveaux, en les copiant, avec plus ou moins de fidélité, sur les chapiteaux primitifs. Ceux-ci furent déposés dans la grande salle romane des Thermes, au musée de Cluny ; c'est là qu'on peut étudier ces spécimens mutilés, mais authentiques, de la sculpture du XI^e^ siècle.

8. — Intérieur de l'Eglise Saint Germain des Prés en 1802, lorsqu elle fut rendue au culte après la signature du Concordat.

Victor Baltard, l'architecte qui devait construire plus tard l'église Saint-Augustin, travailla aussi à la restauration de Saint-Germain des Prés à la fin du règne de Louis-Philippe. C'est lui qui a transformé l'ancien chœur des religieux derrière le maître-autel, pour en faire la chapelle actuelle des Apôtres.

Les peintures d'Hippolyte Flandrin. — Le nom d'un grand peintre est attaché, depuis le milieu du XIX^e siècle, à l'histoire de l'antique abbaye. Hippolyte Flandrin exécuta, de 1842 à 1861, les peintures des deux côtés du sanctuaire, puis les peintures du chœur, enfin les peintures des deux côtés de la nef. Avec les grandes frises que le même artiste a peintes à l'église de Saint-Vincent de Paul, les peintures murales de Saint-Germain des Prés forment le plus vaste ensemble de compositions religieuses que l'art chrétien du XIX^e siècle ait dû au pinceau d'un même artiste ; et cet artiste, qui était un homme de foi, sut trouver dans sa connaissance profonde des Écritures une inspiration digne des scènes qu'il avait entrepris de représenter.

En même temps que Flandrin travaillait à sa grande œuvre, l'architecte-décorateur Denuelle exécutait à Saint-Germain un travail de décoration polychrome, qui a donné à la vieille église des Bénédictins un aspect unique parmi les églises de Paris. L'église tout entière, à l'exception du déambulatoire et des chapelles de l'abside, a été recouverte, d'après ses dessins, d'un badigeon multicolore. Les voûtes sont peintes en bleu avec des étoiles d'or, les piliers de la nef en vert, les chapiteaux en or, les colonnes qui montent jusqu'à la voûte en fond crème égayé de raies de diverses couleurs, les colonnes du chœur en rouge. Certains détails paraissent peu heureux. Que dire des lignes aux formes bizarres qui brisent pour l'œil l'élan des colonnes du transept ? Que dire encore des lignes accouplées en zigzag sur les puissantes colonnes du chœur ? Cette décoration compte à peine trois quarts de siècle : en maints endroits, elle demanderait à être refaite.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE

Porche. — Tour. — Nef. — Bas-côté droit. — Bas-côté gauche. — Côté gauche du transept. — Côté droit du transept. — Sanctuaire et chœur. — Bas-côté gauche du chœur. — Bas-côté droit du chœur.

Porche. — Sur la place Saint-Germain des Prés, un porche avec un petit fronton, qui renferme dans une niche une tête de Christ et que surmonte une croix de pierre blanche, forme la principale entrée de l'église. Ce porche, sans style, est une addition malheureuse qui remonte à l'année 1607.

Le portail même était décoré, à gauche et à droite, par huit statues. On a beaucoup discuté sur leur identification. Pour Montfaucon, elles représentaient (de gauche à droite) : Clodomir, Clotilde, Clovis, saint Rémi, ou, selon d'autres, saint Germain ; — Thierry, Childebert, Ultrogothe, Clotaire. On croit plutôt aujourd'hui que, comme dans la plupart des portails romans, c'étaient des personnages de l'Ancien Testament, ainsi David et Bethsabée, Salomon et la reine de Saba. Détruites en 1793, les huit statues ont été remplacées par des colonnes. Les chapiteaux qui les surmontaient ont été conservés ; ils offrent la même décoration et le même style que ceux des chapelles rayonnantes de l'abside. Par suite, on peut attribuer l'ensemble du portail à une date voisine de 1163.

La porte en bois qui ferme l'église a conservé ses lourds vantaux du commencement du XVI^e^ siècle.

Sur le linteau de la porte, un bas-relief en pierre, du XII^e^ siècle, représente la Cène. Malgré son état de mutila-

9. — L'Église Saint-Germain des Prés (état actuel).

tion, on distingue encore le Christ et les apôtres assis autour d'une table ; saint Jean repose sa tête sur la poitrine du Sauveur.

Tour. — La porte franchie, un porche carré, qui est le soubassement même de la tour et qui est séparé aujourd'hui de la nef par une grande cloison vitrée, forme la vraie entrée de l'église. C'est ici la partie la plus ancienne de l'édifice, celle qui fut construite à l'époque de l'abbé Morard, entre 990 et 1014. La construction de la tour tout entière, jusqu'au niveau du dernier étage, remonte à l'abbatiat de Morard. Au XIX^e^ siècle, des baies de la tour ont été bouchées par des briques et de fâcheuses restaurations ont été faites au dernier étage.

Haute de trente-neuf mètres [1], percée à l'intérieur d'un escalier à vis de quatre étages, elle se termine par un beffroi. Le beffroi actuel est beaucoup moins important que l'ancien, qui supportait les deux grosses cloches de l'abbaye ; elles passaient pour les plus harmonieuses et les mieux accordées de Paris. L'ensemble de cette énorme construction ne mérite plus son nom de « tour de plomb » ; car la flèche qui la surmonte est aujourd'hui revêtue d'ardoises. Avec ses huit pans et ses quatre clochetons d'angle, elle est en tout semblable à la flèche que représente une vue de l'année 1368.

La tour occidentale de l'église formait un excellent poste d'observation. Henri IV, qui était arrivé sous les murs de Paris le jour de la Toussaint de l'année 1589, en fit l'ascension pour embrasser du regard la ville rebelle. Un moine l'accompagna jusqu'en haut. En redescendant, le roi dit au maréchal de Biron qu'il n'avait pas été sans quelque appréhension dans la compagnie de son guide ; il songeait au couteau de Jacques Clément et à la tragédie de Saint-Cloud, qui remontait à trois mois à peine.

Le porche au-dessous du clocher conduit à droite, par une porte latérale, à la chapelle des catéchismes, qui est l'ancienne chapelle de Saint-Symphorien. Avant la Révo-

1. Tour, 39 mètres ; beffroi, 9 mètres ; flèche, 16 mètres. Hauteur totale, 64 mètres.

lution, elle servait de paroisse aux laïques qui étaient logés dans l'enclos de l'abbaye ; des religieux la desservaient. C'est une grande salle, sans autre intérêt que ses souvenirs. Au fond, à droite de l'autel, se trouvait le monument funéraire de saint Germain, avec une épitaphe en vers latins qu'on attribuait au roi Childéric II. L'autel occupe l'emplacement de celui que saint François de Sales avait consacré en 1619.

C'est dans cette chapelle que furent emprisonnés les prêtres qui furent massacrés à l'Abbaye du 2 au 4 septembre 1792.

Nef. — L'intérieur de l'église a une largeur totale d'une quinzaine de mètres pour la nef centrale et les deux collatéraux ; la nef même a une largeur de sept mètres ; sa hauteur sous voûte est de dix-neuf. De l'entrée de la nef à la chapelle actuelle de la Vierge, l'église mesure environ soixante mètres.

La nef se divise en cinq travées avec des arcs de plein cintre. Les piliers sont flanqués chacun de longues colonnes, qui montaient jusqu'à la naissance de la charpente ; au XVII^e siècle, lors de la construction de la voûte, ces colonnes ont reçu des chapiteaux composites. Un bon nombre des chapiteaux des piliers, avec leurs curieuses figures d'anges, de saints, de prophètes et d'animaux fabuleux, ne sont que des reproductions, plus ou moins fidèles, faites sous la Restauration, des chapiteaux romans du XI^e siècle.

La tribune de l'orgue date des travaux dus à Victor Baltard.

Sur les deux parois de la grande nef, Hippolyte Flandrin a exécuté, de 1855 à 1861, un vaste ensemble de compositions peintes à l'huile-cire. Dans la partie supérieure, sur les intervalles compris entre les fenêtres, se succèdent des personnages de l'Ancien Testament ; au-dessous, sur la surface limitée par la base des fenêtres et le sommet des arcades, une suite de compositions, groupées deux à deux, représente les scènes de l'Évangile réalisant les prophéties de l'Ancienne Loi. Des citations de l'Écriture donnent le sens de ces compositions.

10. — Intérieur de l'Église Saint-Germain des Prés (état actuel).

11. — Les Orgues de Saint-Germain des Prés.

Anciennes orgues de l'abbaye de Saint-Victor, exécutées dans la première moitié du XVII[e] siècle, très probablement par les célèbres facteurs d'orgues Cliquot.

Côté gauche. — Première arcade : *l'Annonciation.* Au-dessus : *Adam et Ève. — Le Buisson ardent.* Au-dessus : *Abel, Énoch.*

Deuxième arcade : *la Nativité.* Au-dessus : *Noé, Abraham. — Adam et Ève chassés du paradis terrestre.* Au-dessus : *Isaac, Melchisédech.*

Troisième arcade : *l'Adoration des mages.* Au-dessus : *Jacob, Joseph. — Apparition de l'étoile à Balaam.* Au-dessus : *Moïse, Job.*

Quatrième arcade : *le Baptême de Jésus-Christ.* Au-dessus : *Aaron, Josué. — Passage de la mer Rouge.* Au-dessus : *Marie* (sœur d'Aaron), *Jahel et Déborah.*

Cinquième arcade : *la sainte Cène.* Au-dessus : *Judith, Gédéon. — Melchisédech bénissant Abraham.* Au-dessus : *Samson.*

Côté droit. — Première arcade : *les Préliminaires du Jugement dernier.* Au-dessus : *Siméon, saint Jean-Baptiste, Zacharie. — L'Ascension.* Au-dessus : *Michée, Amos, Malachie, Nahum.*

Deuxième arcade : *la Dispersion de Babel.* Au-dessus : *Osée, Joël. — Mission des Apôtres.* Au-dessus : *Habacuc, Sophonias.*

Troisième arcade : *le prophète Jonas.* Au-dessus : *Élie, Élisée. — La Résurrection.* Au-dessus : *Ézéchiel, Daniel.*

Quatrième arcade : *le Sacrifice d'Abraham.* Au-dessus : *Jérémie, Baruch. — Jésus crucifié.* Au-dessus : *Isaïe, Ézéchias.*

Cinquième arcade : *Joseph vendu par ses frères.* Au-dessus : *David, Salomon. — Jésus au jardin des Oliviers.* Au-dessus : *Samuel.*

La chaire de marbre a été dessinée par Quatremère de Quincy et exécutée par Godde en 1828. Imitée en partie de la chaire de Saint-Clément à Rome, elle est couronnée d'un baldaquin soutenu par deux anges, qui est d'un goût singulier et sans harmonie avec l'ensemble. Depuis quelques années, il a fallu mettre derrière la chaire deux étais puissants, avec une armature de fer, pour l'empêcher de tomber en avant. C'est une réparation de plus dans une église qui en a déjà tant reçu ; les autres du moins se justifiaient

par l'usure des siècles. Le bas-relief du panneau central (*Jésus-Christ prêchant sur la montagne*), les deux bas-reliefs latéraux, les deux statues à droite et à gauche (*l'Ancienne Loi*, *la Loi Nouvelle*), le tout en bronze, sont l'œuvre du sculpteur Jacquot (1829).

Bas-côté droit. — Le bas-côté droit possède sur le mur du fond une belle statue de marbre, *la Vierge et l'Enfant Jésus*, grandeur naturelle, qui est l'objet d'une grande dévotion. Connue sous le nom de Notre-Dame la Blanche ou de Notre-Dame de Consolation, cette statue avait été donnée à l'abbaye de Saint-Denis, en 1340, par la reine de Navarre, Jeanne d'Évreux. Recueillie, à l'époque de la Révolution, au musée des Monuments français, elle fut attribuée, lors de la dispersion de ce musée, à l'église Saint-Germain des Prés. La niche à clochetons qui l'encadre est l'œuvre de l'architecte Lassus.

Sur le mur méridional, auquel était attenant l'ancien cimetière, de grandes plaques de marbre, encadrées de pierre, portent les noms des 436 paroissiens qui ont donné leur vie pendant la Grande Guerre ; ce monument des morts, de style roman, a été inauguré en 1921.

Bas-côté gauche. — Le bas-côté gauche renferme la chapelle des fonts baptismaux, avec deux colonnes engagées qui portent des chapiteaux du XI^e^ siècle, avec une cuve baptismale du XVIII^e^, formée d'un grand bloc de porphyre et d'un couvercle en bronze doré ; la voûte en cul-de-four est moderne.

Le mur de ce bas-côté, auquel était adossé le grand cloître, porte quatre tableaux, mal éclairés et en assez mauvais état : *la Résurrection de Lazare*, par Verdier (1677) ; *Jésus entrant à Jérusalem*, par Laurent de La Hire ; *le Baptême de l'eunuque du roi de Candace*, par Bertin (1711) ; *la Mort de Saphira*, par Le Clerc.

Dans la quatrième arcature, adossé à la muraille, s'élève le monument de Hippolyte Flandrin, œuvre de V. Baltard ; une niche trilobée renferme le buste en marbre de l'artiste, dû à Oudiné.

12. — Mausolée de Jean Casimir, roi de Pologne, abbé commendataire de Saint-Germain des Prés de 1669 à 1672

(Cliché Giraudon.)

Côté gauche du transept. — Le côté gauche du transept est occupé par la chapelle de Saint-François-Xavier, qui fut la chapelle de Saint-Casimir, après avoir été la chapelle de Saint-Placide.

Jean Casimir, roi de Pologne et de Suède, ayant abdiqué ses couronnes, se retira en France ; il devint en 1669 abbé de Saint-Germain des Prés ; il mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté en Pologne ; il avait légué son cœur aux moines de Saint-Germain. Pour conserver le cœur de leur abbé royal, les religieux firent élever par Gaspard Marsy le grand mausolée qui décore la paroi à gauche de l'autel.

Au-dessous de rideaux en marbre de couleur, que relèvent des cordons dorés, Jean Casimir est représenté dans une statue de marbre blanc. Un genou en terre, portant un costume mi-royal, mi-ecclésiastique, il offre à Dieu, de la main gauche, sa couronne et son sceptre. Devant et derrière lui, deux trophées d'armes. Deux captifs enchaînés, également en marbre blanc, étaient attachés aux trophées ; ils sont aujourd'hui au musée du Louvre. Sur le soubassement, un bas-relief en bronze représente une victoire de Jean Casimir sur une armée turque ; il est l'œuvre de Jean Thibaut, frère convers de l'abbaye. Les deux panneaux du soubassement portent, en lettres d'or, l'épitaphe du roi, composée par Dom François Delfau ; ce religieux y a loué, avec beaucoup d'élégance, le roi qui, « triomphant de la fortune par le mérite, eut sa cour dans les camps, ses palais dans les tentes, ses spectacles dans les triomphes : » *fortunam virtute vincens, aulam habuit in castris, palatia in tentoriis, spectacula in triumphis.*

Dans cette même chapelle, au pied de l'autel, avait été enterré un grand érudit de la Renaissance, Pierre Danès, évêque de Lavaur, qui fut le premier lecteur en langue grecque au Collège de France, fondé par François Ier.

L'autel a été reconstruit, à la fin du XVIIe siècle, comme l'autel de Sainte-Marguerite, dans l'autre bras du transept, par l'architecte Pierre Bullet ; il a une statue en marbre de saint François-Xavier, œuvre de Guillaume Coustou, le célèbre auteur des Chevaux de Marly.

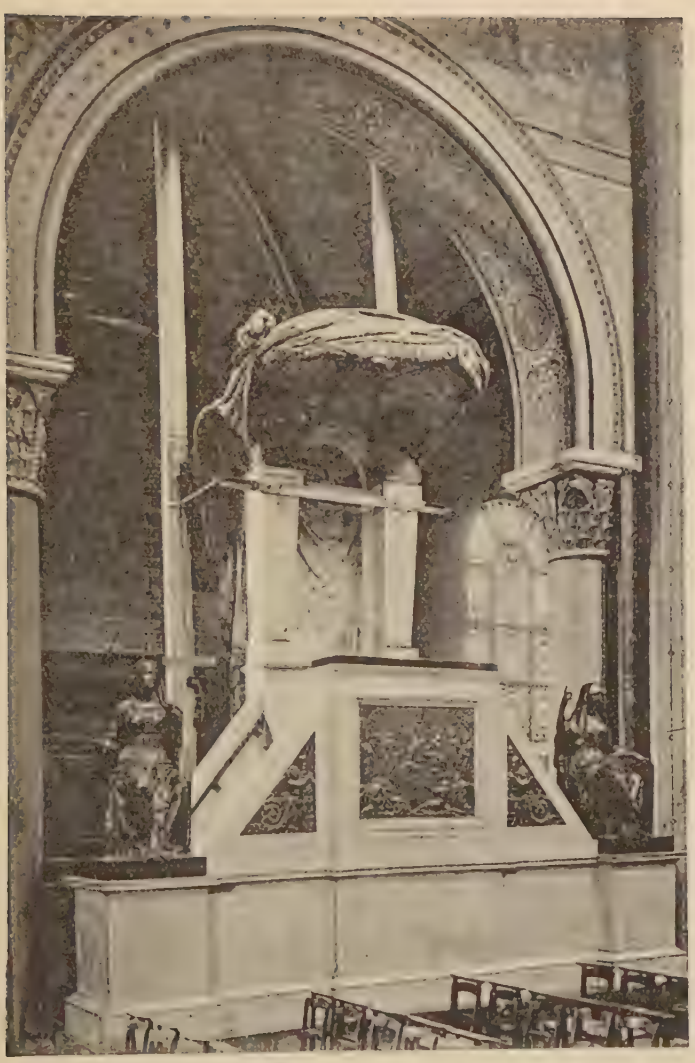
La paroi en face de l'autel a conservé deux fenêtres du XI^e siècle. Elle porte une toile de Steuben (1819) : *Saint Germain*, et quatre peintures murales (XIX^e siècle) de Sébastien Cornu : *l'Invention de la vraie Croix, saint François d'Assise, saint Pierre, saint Jean de la Croix.*

Sur la paroi au-dessus de l'autel, quatre toiles marouflées de Sébastien Cornu : *la Transfiguration, la Mission des Apôtres, Jésus laissant venir à lui les petits enfants, la Descente aux Limbes.*

Côté droit du transept. — Le bras droit du transept renferme la chapelle Sainte-Marguerite. Remaniée à la fin du XVII^e siècle, à la suite d'une donation de Charles de Castellan, abbé commendataire de Saint-Èvre de Toul, qui avait demandé à y faire élever un tombeau pour les siens, elle a absorbé, au XIX^e siècle, la chapelle de Saint-Maur, qui avait été construite en 1750, lors de la translation des reliques du saint ; de cette chapelle de Saint-Maur il subsiste une petite coupole. Sur la paroi, en face de l'autel, deux fenêtres du XI^e siècle.

L'autel fut consacré par François de Bouteiller, évêque de Bethléem, en 1683, en même temps que l'autel de la chapelle de Saint-Casimir. Au-dessus de l'autel, *Sainte Marguerite*, statue de marbre, œuvre de Jacques Bourlet, religieux convers de l'abbaye (1705). On conservait à Saint-Germain la ceinture de cette martyre, qui passait pour alléger les douleurs des femmes en couches ; la belle-fille de Louis XIV la porta à la naissance du duc de Bourgogne.

L'abbé de Castellan avait demandé par son testament que le tombeau de son père, Olivier de Castellan, lieutenant général, tué en 1644 au siège de Tarragone, et de son frère, Louis de Castellan, brigadier d'infanterie, tué en 1669 à Candie, fût élevé au fond de la chapelle Sainte-Marguerite, vis-à-vis de l'autel. C'est là, en effet, à la place occupée aujourd'hui par le confessionnal de M. le Curé, que s'éleva, depuis 1683 jusqu'à la Révolution, le *Tombeau des Castellan*, œuvre de Girardon. Déplacé lors de la remise en état de l'église, il se trouve à présent sur la paroi de droite. Sur un soubassement en marbre noir, qui porte une épitaphe,



13. — La Chaire de Saint-Germain des Prés,
dessinée par Quatremère de Quincy et exécutée par Godde en 1828.

composée par Dom Mabillon, se dresse un piédestal avec une urne funéraire en marbre blanc ; de chaque côté de ce piédestal, deux statues, *la Fidélité* et *la Piété*, tiennent deux médaillons avec les portraits en relief d'Olivier et de Louis de Castellan. Le mausolée primitif de Girardon avait un aspect plus grandiose. Le piédestal de l'urne était remplacé par une colonne ; dans la partie supérieure, deux squelettes soulevaient deux grands rideaux, le tout en marbre, comme pour faire mieux voir l'ensemble du monument.

Sur la paroi de droite, *l'Évanouissement de la Vierge*, tableau de Varcollier (1845).

Dans le plafond de la petite coupole, *l'Apothéose de saint Maur*, fresque de Restout (1756).

Cette ancienne chapelle de Saint-Maur possédait jadis un bas-relief en pierre, de Pigalle : *saint Maur porté sur des nuages*. Elle possédait aussi, sur la paroi de droite, le tombeau du comte Ferdinand Égon, landgrave de Furstenberg, neveu du cardinal de Furstenberg, qui était abbé de Saint-Germain des Prés ; c'était l'œuvre de Coysevox (1696). Le fastueux cardinal avait été inhumé dans ce même tombeau, en 1704. Ces œuvres de Coysevox et de Pigalle ont été entièrement détruites.

Sanctuaire et chœur. — Le sanctuaire et le chœur ont conservé à peu près intacte leur architecture du XII^e^ siècle ; avec les dix puissantes colonnes du chœur et leurs chapiteaux originaux, les colonnettes du triforium, la maîtresse voûte en ogive, le déambulatoire, les quatre chapelles carrées et les cinq chapelles rayonnantes de l'abside, c'est une des parties les plus intéressantes de l'édifice. Pour la décoration, elle est entièrement moderne. Il ne reste rien du magnifique maître-autel, de forme elliptique, avec six colonnes de marbre cipolin, qui supportaient un grand baldaquin ; il avait été élevé par l'architecte Oppenord, en 1704, quand le cardinal César d'Estrées était abbé. Il ne reste rien de la châsse de saint Germain, chef-d'œuvre d'orfèvrerie du début du XV^e^ siècle ; supportée par deux anges en vermeil, elle avait été placée

sous le baldaquin de 1704. Il ne reste rien du devant d'autel en cuivre doré, avec les figures des douze apôtres, don de l'abbé Guillaume (xv^e siècle). Il ne reste rien des boiseries des parois et des stalles des religieux, qui comptaient parmi les plus belles de France, rien non plus des pierres tombales. Les plus récentes étaient la pierre tombale de Henri de Bourbon, duc de Verneuil, fils légitimé de Henri IV, qui avait légué son cœur (1682) à Saint-Germain, dont il avait été abbé avant de rentrer dans la vie civile, et la pierre tombale de Louis-César de Bourbon, comte de Vexin, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, que son père destinait à être abbé de Saint-Germain des Prés, mort à l'âge de dix ans et demi (1683).

Toutes les peintures du sanctuaire et du chœur (chapelle des Apôtres) sont l'œuvre d'Hippolyte Flandrin ; celles du sanctuaire, qui sont très belles, ont malheureusement un éclairage insuffisant.

Sur la paroi à gauche du maître-autel : *l'Entrée du Christ à Jérusalem.* Signé : HIPPOLYTE FLANDRIN, MDCCCXLVI.

Au-dessous, au milieu d'arabesques, cette inscription : LAPIDES CLAMABUNT.

Au-dessus, dans des niches cintrées : *la Foi, l'Espérance, la Charité, la Patience.*

Au-dessus de ces peintures : *saint Droctovée, saint Germain, Childebert, Ultrogothe.*

Sur la paroi à droite du maître-autel : *le Portement de la Croix.*

Au-dessous, au milieu d'arabesques, cette inscription : FLETE ET SUPER FILIOS.

Au-dessus, dans des niches cintrées : *la Force, la Tempérance, la Justice, la Prudence.*

Au-dessus de ces peintures : *l'abbé Morard, le pape Alexandre III ; — saint Vincent martyr ; — saint Benoît, le roi Robert.*

Sur l'entablement qui règne dans les trois premières travées du chœur entre le triforium et les arcades de plein cintre, H. Flandrin a représenté les douze apôtres ; ils sont séparés, deux par deux, par des palmiers peints sur les voussures.

14. — Notre-Dame de Consolation, connue avant la Révolution, a l'abbaye de Saint-Denis, sous le nom de Notre-Dame la Blanche.

Elle avait été donnée en 1340 à l'abbaye de Saint-Denis par la reine Jeanne d'Évreux.

Sur le côté gauche : *saint Simon, saint Barthélemy* ; — *saint Jacques le Mineur, saint Jean* ; — *saint André, saint Pierre.*

Sur le côté droit : *saint Thaddée, saint Mathieu* ; — *saint Philippe, saint Thomas* ; — *saint Jacques le Majeur, saint Paul.*

Au-dessus des cinq petites arcades en ogive du chevet, H. Flandrin a peint des animaux mystiques : *le Bœuf ailé de saint Luc, l'Aigle de saint Jean, le Triomphe de l'Agneau, l'Ange de saint Mathieu, le Lion ailé de saint Marc.*

Les cinq grandes verrières du chevet ont été exécutées par Gérente, de 1846 à 1848, d'après les cartons de H. Flandrin ; elles représentent : *saint Denis, la Vierge, le Christ, saint Jean-Baptiste, sainte Geneviève.*

Les boiseries des stalles du sanctuaire ont été dessinées par l'architecte V. Baltard.

La balustrade en bois avec les douze signes du zodiaque, qui a remplacé, sur le pourtour de la chapelle des Apôtres, une ancienne clôture de fer, a été dessinée par l'architecte Lassus.

Bas-côté gauche du chœur. — Le bas-côté gauche du chœur a une porte latérale, qui conduisait jadis dans la sacristie ancienne, appuyée sur la base Nord de la tour Saint-Casimir ; cette sacristie donnait elle-même dans la sacristie nouvelle, construite en 1715. L'une et l'autre ont été détruites ; elles renfermaient un trésor, célèbre par ses reliques et ses œuvres d'art, qui a été pillé et dispersé. Un curieux tableau du trésor est passé au musée du Louvre ; c'est une *Descente de Croix*, peinte en 1410. Le monastère y est représenté au milieu des prés, avec les tours rondes, les murailles et les fossés que l'abbé Richard avait fait construire sous le règne de Charles V ; au fond du tableau, on aperçoit le Louvre et la butte Montmartre.

Première chapelle, de Saint-Joseph : jadis, de Saint-Clément. Sur la paroi du fond : *Mausolée de Guillaume Douglas*, prince d'Écosse, mort en 1611 ; il est représenté couché et accoudé sur la main droite. Statue en marbre blanc ; XVII^e^ siècle. Ce monument se trouvait, avant la

Révolution, dans la chapelle de Saint-Christophe (la deuxième du bas-côté droit du chœur).

Deuxième chapelle, de Saint-Pierre et de Saint-Paul ; jadis, de Saint-Laurent. Sur le mur du fond, une tablette de marbre noir, divisée en trois arcatures, avec une inscription, recouvre les restes de Nicolas Boileau. Mort le 13 mars 1711, le poète avait été inhumé dans la nef de la Sainte-Chapelle-Basse, au palais de la Cité. Ses cendres furent transférées, sous la Révolution, au musée des Monuments français ; elles passèrent de là, le 14 juillet 1819, à l'église Saint-Germain des Prés.

Troisième chapelle, de Saint-Vincent de Paul ; jadis, de Saint-Nicolas. Une porte, aujourd'hui condamnée, donnait de cette chapelle dans l'angle Nord-Ouest du jardin abbatial.

Quatrième chapelle, de la Compassion ; jadis, de Saint-Benoît. *La Vierge au Calvaire* : groupe de plâtre, grandeur naturelle ; XIX^e^ siècle.

Bas-côté droit du chœur. — A l'entrée, à droite, la sacristie actuelle ; elle a été bâtie, lors de la restauration de l'église, au XIX^e^ siècle, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle de Saint-Julien martyr, à la base méridionale de la tour Sainte-Marguerite.

Sur le mur en face de la sacristie, bas-relief en pierre polychrome, de Charlier, rappelant la consécration du premier évêque de Québec, M^gr^ de Montmorency-Laval, qui eut lieu à Saint-Germain des Prés, le 8 décembre 1658-monument inauguré le 11 août 1923, en présence d'une délégation de Français du Canada.

Première chapelle, de Saint-Michel ; jadis, de Sainte-Madeleine. Sur la paroi du fond : *Mausolée de Jacques Douglas*, petit-fils de Guillaume Douglas, mort en 1645 ; il est représenté couché et accoudé sur le bras gauche. Statue en marbre blanc ; XVII^e^ siècle. Ce monument se trouvait, avant la Révolution, dans la chapelle suivante.

Deuxième chapelle, du Sacré-Cœur ; jadis, de Saint-Christophe. Sur le mur du fond, une tablette de marbre noir, divisée en trois arcatures, avec trois inscriptions,

A FRANÇOIS
DE MONT
MORENCY
LAVAL
EVEQUE NOMME DE PETREE · VICAIRE APOSTOLIQUE DE L
NOUVELLE FRANCE QVI RECUT LA CONSECRATION EPISCO
PALE EN CETTE EGLISE · LE HUIT DECEMBRE

15. — Monument en pierre polychrome, œuvre du sculpteur Henri Charlier, rappelant le sacre a Saint-Germain des Prés, le 8 décembre 1658, de François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec.

recouvre les restes de Descartes, de Mabillon et de Montfaucon. Descartes, mort à Stockholm, en 1650, avait été inhumé à Paris, dans l'abbaye de Sainte-Geneviève ; Dom Mabillon, mort en 1707, et Dom Montfaucon, mort en 1741, avaient été inhumés dans la chapelle de la Vierge, qui se trouvait à l'intérieur des bâtiments claustraux. (Voir le chapitre suivant.) Recueillies au musée des Monuments français, ces cendres illustres passèrent de là, le 26 février 1819, à l'église Saint-Germain des Prés. — Cette chapelle renfermait, avant la Révolution, les deux monuments funéraires de Guillaume et de Jacques Douglas.

Troisième chapelle, de Sainte-Anne ; jadis, de Saint-Claude.

Quatrième chapelle, de Sainte-Geneviève ; jadis, de Saint-Félix. Des fragments de vitraux du XIII^e^ siècle, provenant de l'ancienne chapelle de la Vierge, ont été enchâssés dans une fenêtre : *sainte Anne et saint Joachim, l'Annonciation, le Mariage de la Vierge, les Œuvres de miséricorde.*

Chapelle centrale de l'abside, de la Sainte Vierge, agrandie et reconstruite en 1819, avec un singulier manque de goût. Au-dessus de l'autel : *la Vierge portant l'Enfant-Jésus dans ses bras*, statue de marbre, par Dupaty (1822). Sur les parois de l'hémicycle, deux compositions en grisaille par Heim (1828) : à gauche, *l'Adoration des Mages* ; à droite, *la Présentation.*

CHAPITRE III

LE MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

Limites du monastère. — Partie occidentale. — Partie orientale. — Chapelle de la Vierge. — Grand cloître.

Limites du monastère. — Autour de l'église s'était développée toute une cité monastique, qui n'avait cessé de grandir à travers les âges. A la fin du XVIII[e] siècle, elle était ainsi limitée :

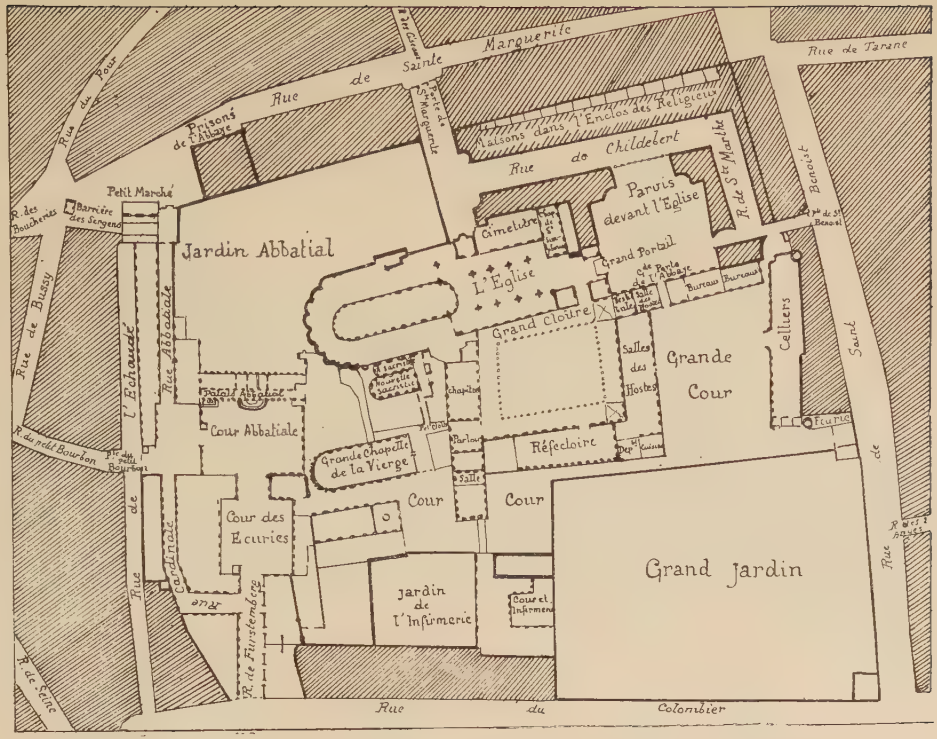
Au Nord, la rue Jacob, jadis du Colombier, depuis la rue de Furstenberg, à côté de laquelle se trouvait la tour du Colombier, jusqu'à la rue Saint-Benoît ;

A l'Ouest, la rue Saint-Benoît, jadis de l'Égout, depuis la rue Jacob jusqu'au bas-côté méridional du boulevard Saint-Germain (ancienne rue Taranne) ;

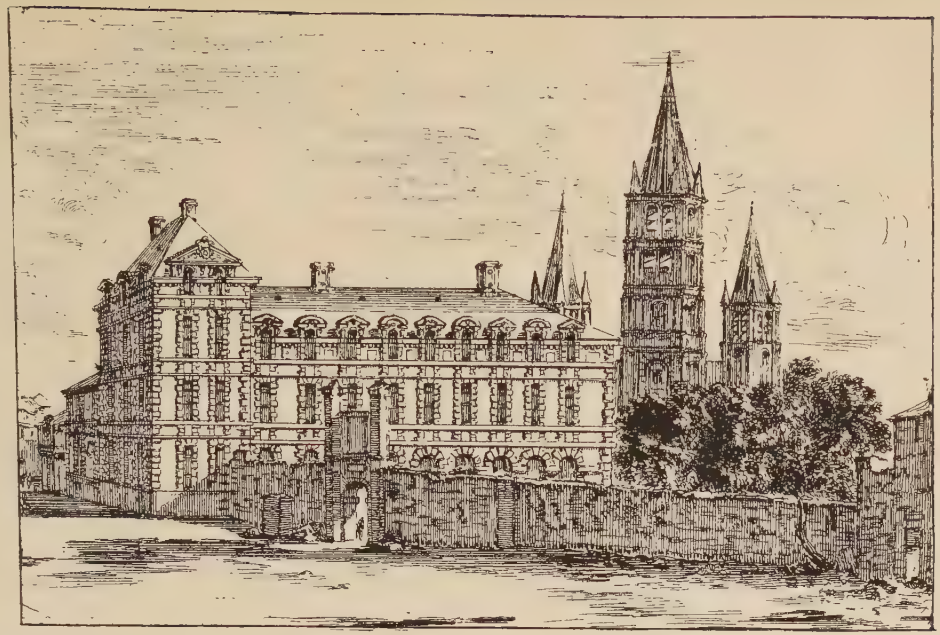
Au Sud, la traversée de la rue de Rennes, à peu près à la hauteur de la cour du Dragon ; la rue Gozlin et le bas-côté méridional du boulevard Saint-Germain, qui répondent à l'ancienne rue Sainte-Marguerite et qui ont conservé encore, de chaque côté de la rue des Ciseaux, de vieilles maisons à pignon ;

A l'Est, la rue de l'Échaudé, sans atteindre tout à fait l'angle de la rue Jacob.

Toute cette enceinte avait été munie d'une muraille crénelée, lors des grands travaux de fortifications que Charles V avait ordonnés en 1368 pour mettre Paris en état de défense contre les Anglais. Ces fortifications disparurent peu à peu, mais le monastère resta toujours entouré par une enceinte continue. Sur cette enceinte s'ouvraient les portes suivantes :



16. — Plan de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés au XVIII[e] siècle.



17. — Le Palais abbatial de Saint-Germain des Prés, élevé en 1586, par le cardinal Charles de Bourbon, oncle de Henri IV, abbé commendataire de Saint-Germain des Prés.

Gravure d'Israël Silvestre, 1652.

Au Nord, la porte de la rue de Furstenberg, dont l'emplacement est encore marqué d'un côté par un pilier ;

A l'Ouest, la porte Saint-Benoît, décorée de colonnes ioniques, un peu au Sud de la rue de l'Abbaye (un peu au Nord de cette rue, la porte Papale, ainsi appelée en souvenir du pape Alexandre III, avait été fermée en 1551) ;

Au Sud, la porte Sainte-Marguerite, dans la rue de ce nom, en face de la rue des Ciseaux ;

A l'Est, la porte du Petit-Bourbon, en face de la rue Bourbon-le-Château. Cette porte, qui regardait du côté de Paris, fut longtemps l'entrée principale ; elle était munie d'un pont-levis.

En 1715, sous l'abbatiat du cardinal de Bissy, les religieux firent élever plusieurs grandes maisons pour des artisans et des marchands, qui jouissaient de la franchise dans ce lieu privilégié. Ces maisons formèrent, dans l'enclos de l'abbaye, cinq rues nouvelles. Trois ont subsisté : la rue Abbatiale, aujourd'hui passage de la Petite-Boucherie, la rue Cardinale, la rue de Furstenberg. Deux ont disparu : la rue de Childebert, à laquelle correspond à peu près la chaussée actuelle du boulevard Saint-Germain ; la rue Sainte-Marthe, qui était à angle droit de la précédente, du côté Ouest.

Partie occidentale. — C'est alors aussi que fut aménagée à nouveau la place du Parvis. Moins grande que la place actuelle de Saint-Germain des Prés, elle s'ouvrait, au Sud, sur la rue de Childebert. De ce côté, entre l'angle du boulevard Saint-Germain et le presbytère, un pan de muraille, de forme concave, avec une niche et des traces de l'ancienne décoration, a échappé à la pioche des démolisseurs ; dans la niche, on a mis récemment un buste de Mabillon. Du côté du Nord, la place du Parvis était limitée par un bâtiment, au milieu duquel, à peu près dans l'axe de la rue Bonaparte, s'ouvrait la grande porte de l'abbaye.

A l'exception du palais abbatial et de quelques débris, ce vaste ensemble de constructions a disparu entièrement ; des aliénations suivirent la Révolution, et le percement des deux rues de l'Abbaye et Bonaparte acheva d'éventrer,

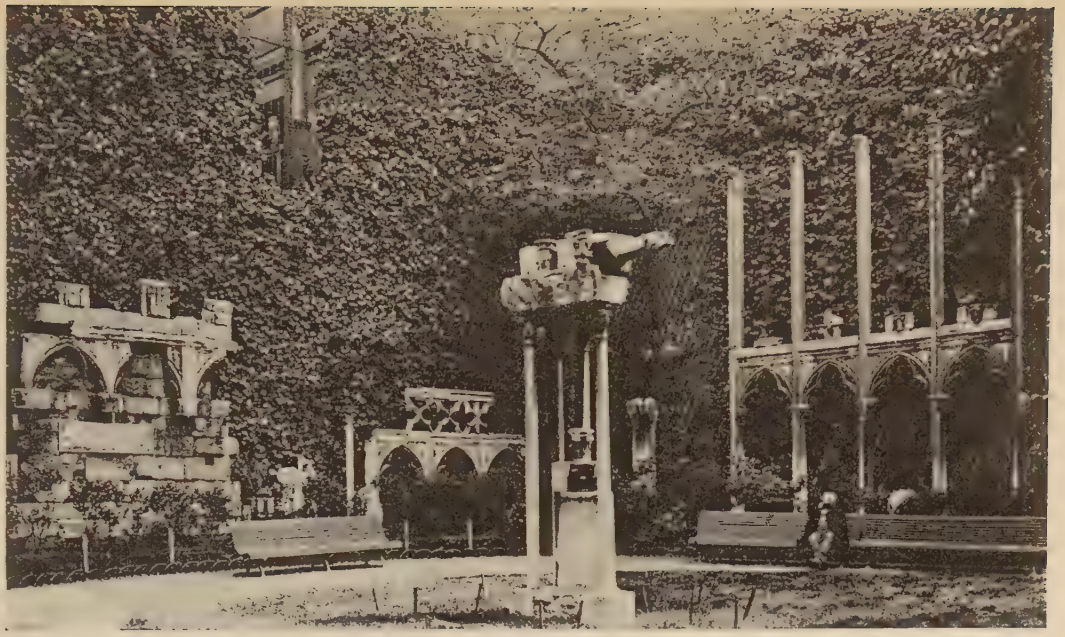
au début du XIX^e siècle, les bâtiments claustraux de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud.

Au Nord de la place du Parvis, un grand bâtiment contenait, au rez-de-chaussée, les salles des hôtes et les bureaux. Les deux étages au-dessus étaient les dortoirs des supérieurs majeurs et des religieux dits du régime, qui formaient un groupe à part dans la vie conventuelle.

En arrière de ce bâtiment, une grande cour intérieure était flanquée, du côté de la rue Saint-Benoît, d'un bâtiment pour les pressoirs, les celliers et la boulangerie. Au Nord de cette cour, s'étendait un vaste jardin rectangulaire, à l'usage des moines ; il était limité par la rue Saint-Benoît et par la rue du Colombier (rue Jacob). L'infirmerie, le jardin de l'infirmerie, le lavoir se succédaient à l'Est du jardin des moines, le long du mur de la rue du Colombier jusqu'aux maisons de la rue de Furstenberg ; le numéro 19 de la rue Jacob répond à l'ancien emplacement de l'infirmerie.

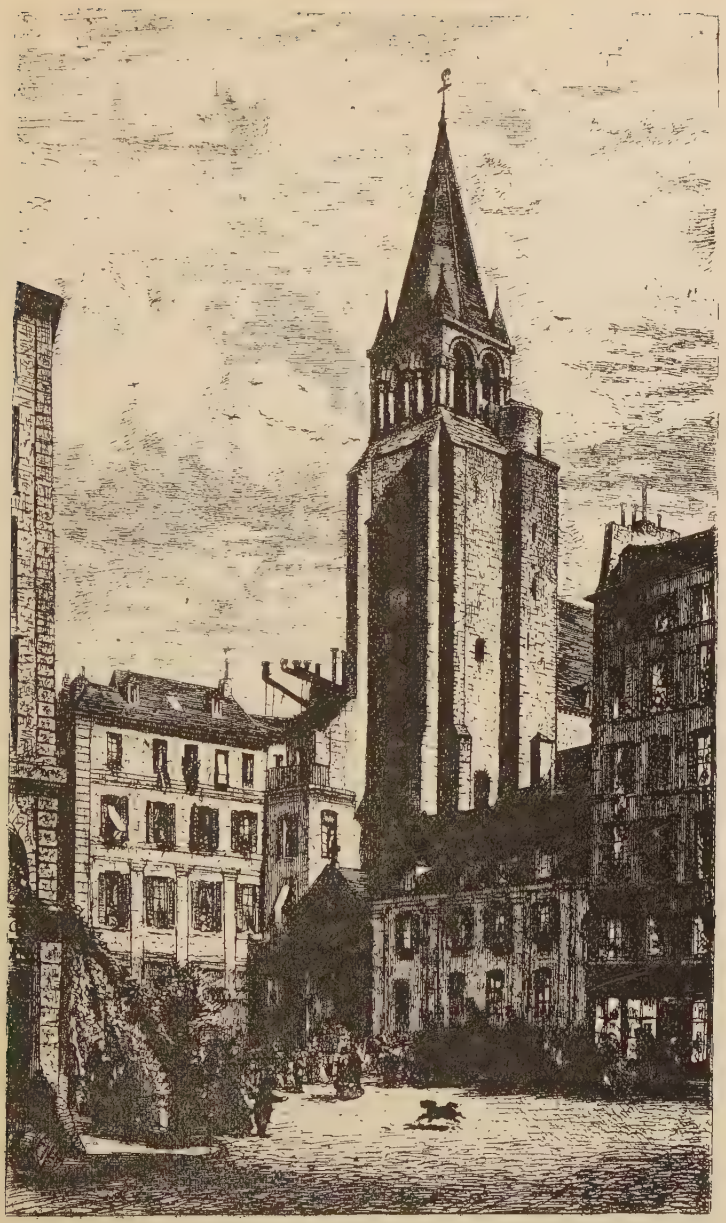
Partie orientale. — La partie orientale des bâtiments claustraux a été conservée, dans sa forme générale, pour une bonne partie ; elle constituait le domaine spécial du révérendissime abbé. La petite place carrée qui s'ouvre toujours au milieu de la rue de Furstenberg était l'avant-cour ou cour des Écuries. Elle était entourée de divers bâtiments affectés au service de l'abbé : appartements des officiers, écuries, greniers.

Au Sud de l'avant-cour, la cour abbatiale, sur l'emplacement de la rue de l'Abbaye, précédait le palais abbatial. Ce vaste édifice, en pierre et en briques, a été élevé par le cardinal Charles de Bourbon, oncle de Henri IV, en 1586 ; il a été complètement restauré et agrandi en 1691 par le cardinal Égon de Furstenberg, évêque de Strasbourg, abbé de Saint-Germain des Prés, qui en fit l'un des plus beaux palais de Paris à cette époque. C'est un vaste hôtel, flanqué d'un pavillon en retour d'équerre le long du passage de la Petite-Boucherie, jadis rue Abbatiale. Un mur de briques, élevé récemment sur l'alignement du trottoir de la rue de l'Abbaye, nuit beaucoup à la perspective de



18. — Restes de la Chapelle de la Vierge, construite en 1245, par Pierre de Montreuil.

Square à l'angle de la rue de l'Abbaye.
Le portail de la Chapelle a été remonté dans le jardin du musée de Cluny



19. — La Place Saint-Germain des Prés en 1868.

Gravure de Delauney.

cette construction de grande allure, qui est occupée aujourd'hui par diverses œuvres de la paroisse.

Au Sud du palais, le jardin abbatial, avec une pièce d'eau, des parterres et des allées d'arbres, entourait à peu près tout le chevet de l'église et se prolongeait jusqu'à la porte latérale du Sud.

A l'angle Sud-Est du jardin abbatial, au croisement de la rue Sainte-Marguerite et du Petit-Marché, c'est-à-dire sur la chaussée du boulevard Saint-Germain, près de l'entrée de la rue du Four, s'élevait la prison du bailliage de l'abbaye ; sous le règne de Louis XVI, elle servait de maison de détention militaire, en particulier pour les gardes françaises. C'est là qu'on enferma les « suspects » qui avaient été arrêtés après la journée du 10 août et qui furent mis à mort lors des massacres des 2, 3 et 4 septembre 1792. Au moins deux cent seize personnes périrent ainsi, soit devant les portes de la prison (maison n° 168 du boulevard Saint-Germain), soit sur la place du Parvis. Charlotte Corday fut enfermée dans cette prison ; M^me^ Roland y écrivit ses *Mémoires*. Cet édifice, tristement célèbre, a été démoli en 1854.

Le bailliage était situé rue Cardinale, à l'angle de la rue actuelle de l'Abbaye. C'était le siège du bailli ou juge civil, criminel et de police; ce magistrat connaissait de toutes les causes, tant civiles que criminelles, qui se produisaient dans l'enclos du monastère, et des causes qui intéressaient l'administration des biens de l'abbaye. Ainsi l'avait décidé Louis XIV en 1679, après de longues contestations entre le bailliage de Saint-Germain, l'archevêché de Paris et le Châtelet.

Chapelle de la Vierge. — Sur le côté septentrional de l'église se trouvait la partie la plus ancienne des bâtiments claustraux et la plus intéressante au point de vue architectural.

C'était d'abord la chapelle de la Vierge, à peu près à l'angle des rues de Furstenberg et de l'Abbaye. Orientée comme l'église, formée d'une nef de quatre travées avec de hautes verrières et un chevet à sept pans, elle avait été

commencée en 1245 sous l'abbé Hugues d'Issy, quarante-neuvième abbé, et terminée sous son successeur, l'abbé Thomas de Mauléon. C'est ce que disait une inscription placée au-dessus du portail :

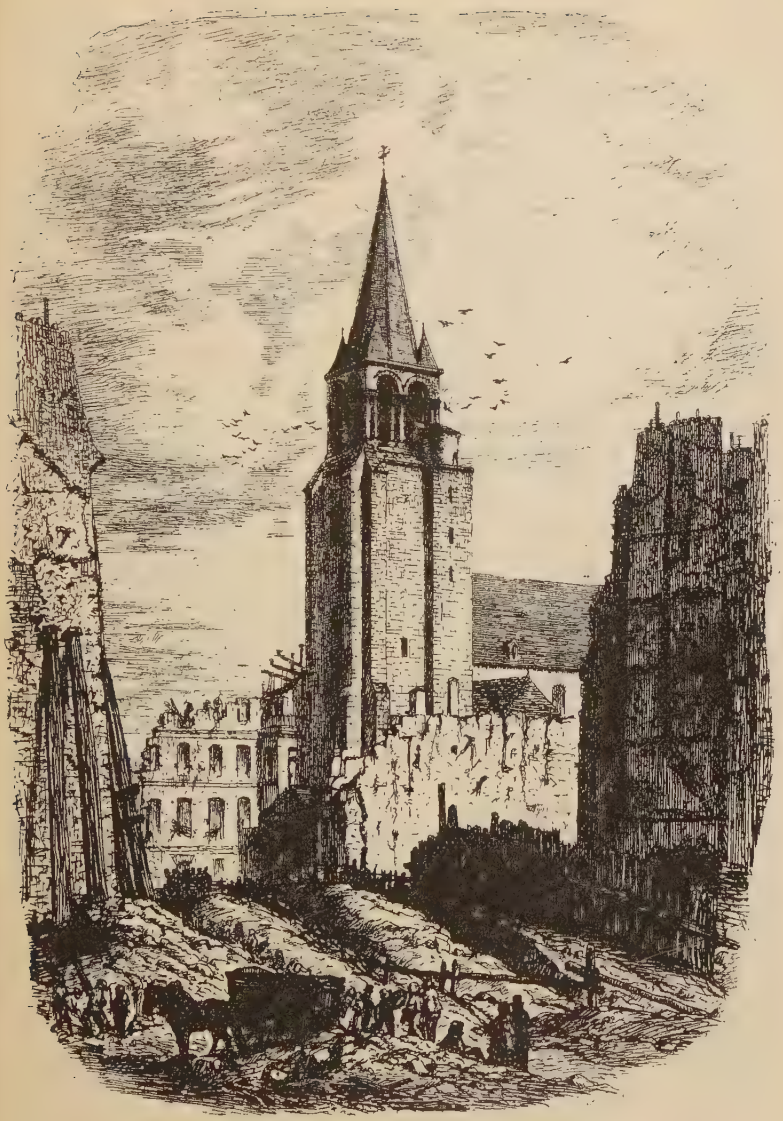
Hanc præclaram D. Mariæ Virginis capellam, anno Domini MCCXLV, ab Hugone de Issiaco, hujus monasterii abbate XLIX, ædificari cœptam, successor ejus Thomas de Malo-Leone perfecit.

L'architecte de cette chapelle fut Pierre de Montreuil, qui avait déjà construit le réfectoire de l'abbaye ; il est aussi l'auteur de la Sainte-Chapelle du palais de la Cité. Mort en 1266, il fut inhumé dans cette chapelle, comme les deux fondateurs, Hugues d'Issy et Thomas de Mauléon. Les corps de Dom Mabillon et de Dom Montfaucon y reçurent aussi la sépulture.

Longue de trente-deux mètres, large de neuf, haute sous voûte de quinze, elle était un chef-d'œuvre de l'art ogival du milieu du XIII^e siècle ; on en peut juger par le portail, d'une extrême délicatesse, qui a été remonté dans le jardin du musée de Cluny, et par les fragments qui ont été déposés dans le petit square à l'angle de la rue de l'Abbaye et de la place.

Grand cloître. — Plus loin, toujours sur l'emplacement de la rue de l'Abbaye, le grand cloître. Sur son côté Nord, à l'Ouest de la chapelle de la Vierge et dans le même axe, se trouvait le réfectoire. Il avait été construit en 1239, sous l'abbé Simon, par Pierre de Montreuil. Long de trente-sept mètres, large de dix, haut de quinze, il formait une voûte ogivale, sans piliers, d'une singulière hardiesse ; il était éclairé par quinze grandes verrières de couleur. En 1714, le réfectoire fut surmonté d'un étage, dans lequel la bibliothèque fut établie dans des conditions beaucoup plus favorables. La dépense et la cuisine étaient annexées au réfectoire, du côté de l'Ouest.

Le côté Sud du grand cloître était adossé au bas-côté gauche de l'église. Là se trouvait un grand corps de bâtiment, reconstruit au XVIII^e siècle ; une partie en subsiste dans la cour de la maison n° 13 de la rue de l'Abbaye.



20. — La Place Saint-Germain des Prés,
pendant les travaux du percement du boulevard Saint-Germain.

Gravure de Delauney.

21. — L'Église Saint-Germain des Prés,
pendant les travaux du percement du boulevard Saint-Germain.
Gravure de Delauney.

A l'époque de la basilique mérovingienne, une chapelle de Saint-Pierre s'appuyait ici sur le bas-côté Nord ; elle faisait pendant à la chapelle de Saint-Symphorien ; on rapporte que saint Droctovée y fut inhumé.

Le bâtiment sur le côté Est du grand cloître contenait, au rez-de-chaussée, la salle capitulaire et le parloir ; à l'étage supérieur, le dortoir des novices, qui était formé d'une succession de cellules.

Le côté Ouest du grand cloître était occupé par la continuation de la bibliothèque, le cabinet d'antiquités et le cabinet d'histoire naturelle. Dans cette même aile se trouvait le dortoir des hôtes. L'autre façade de ce bâtiment donnait sur la cour intérieure, au Nord de la place du Parvis.

Au pied de la muraille Sud de l'église, à l'Est de la chapelle de Saint-Symphorien et jusqu'à la hauteur de la porte Sainte-Marguerite, en bordure de la rue de Childebert, s'étendait le cimetière des religieux. Ce terrain est occupé aujourd'hui en partie par des dépendances de l'église, par un petit square et par le trottoir du boulevard Saint-Germain, à l'endroit où se trouve l'entrée d'une station du Métropolitain.

CHAPITRE IV

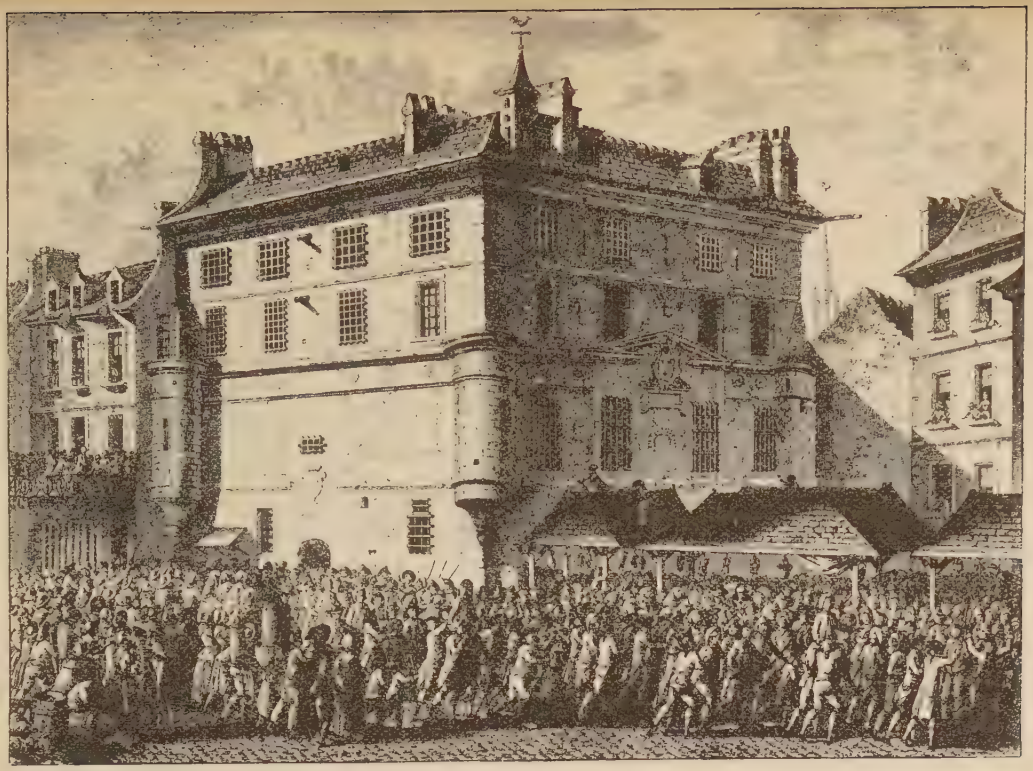
LA VIE MONASTIQUE

Au moyen âge. — La réforme de Saint-Maur. — Les études à Saint-Germain des Prés. — La fin de l'abbaye.

Au moyen age. — Pendant treize siècles, du règne de Childebert au règne de Louis XVI, on pourrait presque dire des origines à la fin de la monarchie, Saint-Germain des Prés, — basilique mérovingienne ou église capétienne, — fut un foyer monastique d'un éclat exceptionnel.

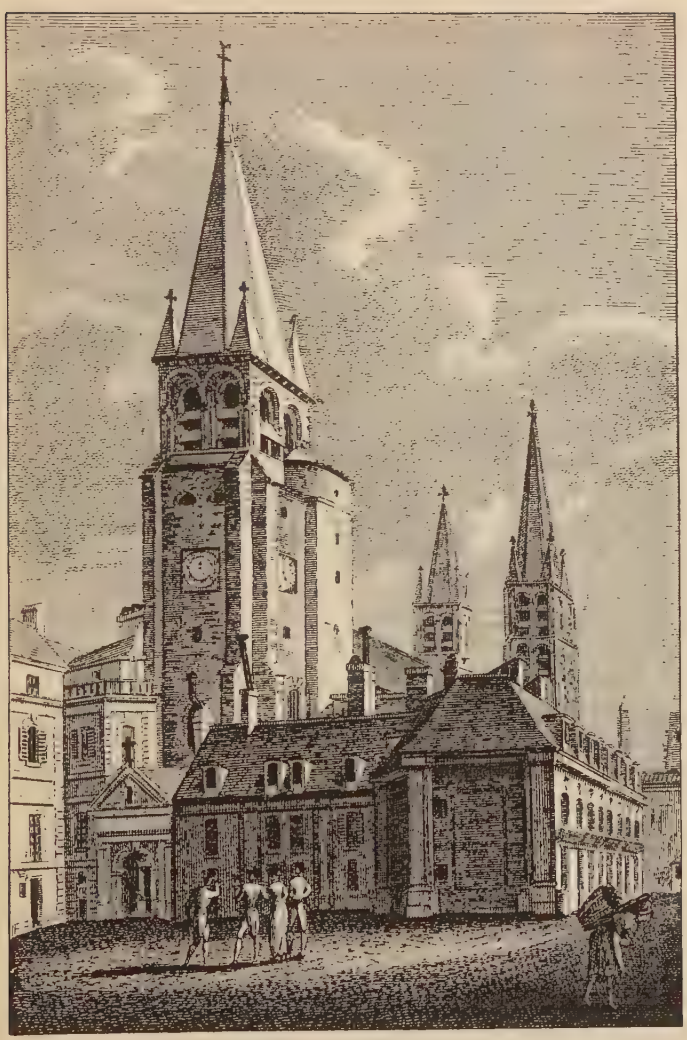
Saint Germain y avait établi des moines bourguignons, qu'il avait appelés de son monastère de Saint-Symphorien d'Autun ; Droctovée fut leur premier abbé. On rapporte que ces religieux chantaient jour et nuit les louanges du Seigneur, sans qu'il y eût interruption dans les prières liturgiques ; c'était la *laus perennis*.

A partir du VII^e^ siècle, la règle de saint Benoît, introduite en France par saint Maur, fut adoptée dans le monastère de la rive gauche de la Seine ; ses moines, qui portaient le froc noir, furent dès lors les Bénédictins de Saint-Germain des Prés. A l'époque carlovingienne, sous l'abbatiat d'Irminon, le monastère comptait deux cents religieux. Ce fut bientôt, lors des invasions normandes, l'époque des abbés batailleurs, comme Gozlin et son neveu Ebble. Dans les temps troublés du X^e^ siècle, des laïques devinrent les chefs de la communauté : tels Robert, comte de Paris et frère du roi Eudes, Hugues le Grand son fils, le roi Hugues Capet son petit-fils. Celui-ci rendit aux religieux le droit d'élire leurs abbés, et la vie reprit sa régu-



22. — La Prison de l'Abbaye.

Le 30 juin 1789, le peuple de Paris délivre les gardes françaises emprisonnés à la prison de l'Abbaye.
Gravure de Berthault, d'après le dessin de Prieur.



23. — La Cour des Moines (aussi Cour du Parvis) en 1792, au moment des massacres de Septembre.

Gravure de Lorieux, d'après un dessin de L. Fontaine.

larité monacale dans cette république de prières, d'études et de travail agricole.

La réforme de Saint-Maur. — Au cours des siècles, la vie monastique de Saint-Germain des Prés subit plusieurs réformes. Celle qui devait faire la gloire du monastère et lui imprimer le caractère qu'il garda jusqu'à sa disparition, ce fut l'union de l'abbaye de Saint-Germain à la congrégation de Saint-Maur : ce fait, qui est capital dans l'histoire des Bénédictins de France, se place sous le règne de Louis XIII, en l'année 1631. Dès lors, la vie monastique des religieux de Saint-Germain des Prés eut son organisation stable, comme elle eut son caractère propre.

Les abbés commendataires, à la nomination du roi, tous étrangers à la règle de saint Benoît, avaient leur existence à part, qui ne fut pas toujours pour la plus grande gloire de Dieu. Depuis l'introduction de la réforme de Saint-Maur jusqu'à la Révolution, Saint-Germain compta sept abbés, ecclésiastiques ou laïques, tous grands personnages : le duc de Verneuil, fils légitimé de Henri IV ; le roi de Pologne, Jean Casimir, dont le cœur est conservé dans le mausolée du bras gauche du transept ; le cardinal de Furstenberg, évêque de Strasbourg ; le cardinal César d'Estrées ; le cardinal de Bissy, évêque de Meaux ; le comte de Clermont, arrière-petit-fils du grand Condé, le malheureux « général des Bénédictins, » qui fut l'objet de tant d'épigrammes ; le cardinal de La Roche-Aymon, archevêque de Reims.

Quant à la communauté bénédictine, elle comptait, au cours du XVIII^e^ siècle, environ soixante à soixante-dix membres ; ils formaient trois groupes : le régime, les moines, les novices.

Le régime était le gouvernement général de la congrégation de Saint-Maur. Il se composait du supérieur général ou majeur, qui avait autorité sur les deux cents monastères mauristes, de deux assistants, du secrétaire, du visiteur de la province de France, de deux procureurs, de frères convers pour le service domestique. Élu pour trois ans

par le chapitre général, le supérieur général était toujours rééligible. Pendant une durée de cent soixante et un ans, de 1631 à 1792, la liste des supérieurs majeurs compte vingt-deux noms.

Les moines élisaient tous les trois ans un prieur, qui pouvait être réélu. Le prieur était assisté de quatre « sénieurs, » dont le sous-prieur et le doyen ; il nommait tous les officiers claustraux, aussi bien ceux dont les charges étaient du domaine purement spirituel ou intellectuel, comme les confesseur, sacristain, cérémoniaire, trésorier (gardien des reliques), grand-chantre, archiviste, bibliothécaire, que ceux qui étaient préposés au service matériel de la communauté, comme les portier, dépositaire (trésorier), censivier, cellérier (économe), vêturier, hôtelier, infirmier.

La différence des fonctions n'influait pas sur les observances générales que la règle imposait à tous les Mauristes sans exception : chant des offices au chœur de jour et de nuit, célébration du culte, repas en commun, uniformité de l'habit monastique, vie en cellules. Les cellules étaient meublées du mobilier strictement indispensable ; c'était le témoignage de la pauvreté monastique, comme le maigre perpétuel, qu'on servait au réfectoire, était le témoignage de l'austérité. A l'époque de Louis XIV, l'entretien annuel d'un Bénédictin de Saint-Germain revenait, en tout, à quatre cent trente-sept livres.

Les novices étaient à la fois de futurs moines que le maître des novices préparait à la vie spirituelle et des étudiants que des maîtres incomparables formaient à ces études de diplomatique, de paléographie, de patristique, d'histoire, qui sont restées l'honneur de la science française et la gloire des Bénédictins de Saint-Germain des Prés.

Les études a Saint-Germain des Prés. — Les religieux de Saint-Germain surent donner à l'histoire et aux sciences qui s'y rattachent un essor incomparable, sans s'être jamais dérobés en rien à leurs obligations monacales. « Il n'est point en Europe de maison religieuse, écrivait-on en 1698, d'où l'oisiveté soit plus rigoureusement bannie et où la règle soit plus exactement observée. » Plus encore

24. — Dom Jean Mabillon

né le 23 novembre 1632

religieux du monastère de Saint-Germain des Prés de 1664 a 1707

décédé le 27 décembre 1707.

D'après le médaillon sculpté par l'abbé Corbierre en 1907.

25. — Dom Bernard de Montfaucon
né le 13 janvier 1655
religieux du monastère de Saint-Germain des Prés de 1687 a 1741
décédé le 21 décembre 1741.

D'après le médaillon sculpté par l'abbé Corbierre en 1907.

que leurs confrères des autres communautés mauristes, les Bénédictins de Saint-Germain des Prés sont les représentants par excellence de la science bénédictine ; travaux collectifs ou travaux individuels, leurs in-folio demeurent un sujet d'admiration.

Un nom domine cette légion de travailleurs ; c'est le nom d'un moine que Montalembert a justement appelé le plus illustre des moines modernes, Dom Jean Mabillon. Son *De re diplomatica*, paru en 1681, a créé la diplomatique, cette science sans laquelle il n'y a pas d'histoire possible ; on peut dire de son auteur qu'il est le père de la critique moderne. En 1691, il publia son célèbre *Traité des études monastiques*, pour défendre les occupations intellectuelles de ses confrères contre les critiques de l'abbé de Rancé, qui, dans son abbaye de la Trappe, ne concevait, en dehors de la prière, que le travail des mains et spécialement le travail agricole. « Je ferai voir, disait Mabillon, que les études, bien loin d'être absolument contraires à l'esprit monastique, sont en quelque façon nécessaires pour la conservation des communautés religieuses. »

Que de noms à rappeler à côté du grand nom de Mabillon ! Montfaucon, auteur de l'*Antiquité expliquée*, des *Monuments de la Monarchie française*, Denis de Sainte-Marthe, auteur de la *Gallia Christiana*, Martène, Ruinart, auteur des *Acta martyrum*, d'Achéry, Blampin, Bouquet, auteur du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, Banduri, Lobineau, Vaissète, Félibien, Bouillart, celui-ci l'historien de l'abbaye : autant de savants dont les travaux ont été les œuvres capitales de l'érudition française au XVIII^e^ siècle.

La fin de l'Abbaye. — Brusquement, cette activité extraordinaire fut tarie. Le 13 février 1790, l'Assemblée nationale abolit les ordres monastiques ; de ce fait, la congrégation bénédictine de Saint-Germain des Prés fut dissoute. Un mois plus tard, des commissaires vinrent prendre les noms des religieux qui désiraient profiter de la liberté que leur laissait la loi de rentrer dans la vie séculière, et les noms de ceux qui ne voulaient pas renoncer à

la vie de communauté ; ceux-ci devaient être transférés à l'abbaye de Saint-Denis. Sur les cinquante-quatre Bénédictins qui parurent devant la commission, quarante-deux déclarèrent qu'ils entendaient rester fidèles à leurs vœux. La dernière assemblée capitulaire des moines de Saint-Germain des Prés se tint le 1er mai 1790.

Le 14 décembre suivant, les scellés furent apposés sur les effets mobiliers appartenant à la mense conventuelle. En 1791, l'église devint l'une des paroisses du schisme constitutionnel. Au mois de juin 1792, les religieux furent mis en demeure de quitter définitivement l'abbaye treize fois séculaire. Le supérieur général, Dom Chevreux, qui avait été député du clergé parisien aux états généraux, était resté dans les bâtiments claustraux ; il en fut brutalement arraché, au mois de septembre 1792, pour être conduit au couvent des Carmes, rue de Vaugirard. Il devait y être massacré avec tant de victimes innocentes.

La vie monastique était définitivement supprimée dans cette abbaye où elle avait jeté tant d'éclat. On a dit plus haut que l'église elle-même fut rendue en 1802 au culte catholique, comme l'une des paroisses du diocèse de Paris.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. — Le bourg Saint-Germain . . . . . Titre.
2. — Vue de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au commencement du XVe siècle 1
3. — Vue de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au XVIe siècle. 3
4. — Tombeau d'un abbé de Saint-Germain des Prés découvert en 1799. 5
5. — Tombeau d'un abbé de Saint-Germain des Prés découvert en 1799. 5
6. — Ancien maître-autel de l'abbaye de Saint-Germain des Prés 7
7. — L'église Saint-Germain des Prés, vue du côté de la porte Sainte-Marguerite 9
8. — Intérieur de l'église Saint-Germain des Prés en 1802. 11
9. — L'église Saint-Germain des Prés (état actuel). 13
10. — Intérieur de l'église Saint-Germain des Prés (état actuel). 15
11. — Les orgues de Saint-Germain des Prés 15
12. — Mausolée de Jean Casimir, roi de Pologne 17
13. — La chaire de Saint-Germain des Prés 19
14. — Notre-Dame de Consolation 21
15. — Le sacre à Saint-Germain des Prés de François de Montmorency-Laval, le 8 décembre 1658 23
16. — Plan de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au XVIIIe siècle 25
17. — Le palais abbatial de Saint-Germain des Prés. 25
18. — Restes de la Chapelle de la Vierge. 27
19. — La place Saint-Germain des Prés en 1868. 27
20. — La place Saint-Germain des Prés pendant les travaux du percement du boulevard Saint-Germain 29
21. — L'église Saint-Germain des Prés pendant les travaux du percement du boulevard Saint-Germain 29
22. — La prison de l'Abbaye 31
23. — La cour des Moines (aussi cour du Parvis) en 1792, au moment des massacres de Septembre 31
24. — Dom Jean Mabillon 33
25. — Dom Bernard de Montfaucon 33

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

La basilique du roi Childebert. — Le tombeau de saint Germain. — La donation de Pépin le Bref. — Les invasions normandes. — Construction de l'église actuelle. — Consécration de l'église. — Travaux du XVII^e siècle. — Pendant la Révolution. — Restauration au XIX^e siècle. — Les peintures d'Hippolyte Flandrin 1

CHAPITRE II

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE

Porche. — Tour. — Nef. — Bas-côté droit. — Bas-côté gauche. — Côté gauche du transept. — Côté droit du transept. — Sanctuaire et chœur. — Bas-côté gauche du chœur. — Bas-côté droit du chœur 12

CHAPITRE III

LE MONASTÈRE BÉNÉDICTIN

Limites du monastère. — Partie occidentale. — Partie orientale. — Chapelle de la Vierge. — Grand cloître 24

CHAPITRE IV

LA VIE MONASTIQUE

Au moyen âge. — La réforme de Saint-Maur. — Les études à Saint-Germain des Prés. — La fin de l'abbaye 30

IMPRIMERIE
CH. HÉRISSEY
:: ÉVREUX ::